NOVALIS

Lettre bimestrielle n°93 – juin-juillet 2021

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

« *Esprit classique et esprit romantique*. Leur opposition n'est que la traduction littéraire et philosophique du double mouvement de réaction de la pensée sur la vie et de la vie sur la pensée, l'un exaltant la connaissance abstraite aux dépens de la connaissance intuitive et subordonnant à la raison les sentiments et la volonté, l'autre affirmant la supériorité de l'intuition sur le concept, maintenant contre la raison pure les droits de l'instinct et du sentiment et subordonnant la connaissance à la volonté. M. Bergson a un précurseur dans Novalis reprochant au savoir abstrait de s'éloigner des sources de la vie et voyant dans la sympathie le moyen d'arriver à une intuition plus profonde de la nature… »

Revue Chrétienne, 1er janvier 1913.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

DERNIÈRES ANNÉES DE NOVALIS[1]

Durant l'été de cette année (1799), je vis Novalis pour la première fois, lors d'une visite que je fis chez mon ami Guillaume Schlegel à Iéna, et sitôt connaissance faite, nous nous liâmes d'étroite amitié. Ce furent de beaux jours, ceux que nous vécûmes en compagnie de Schlegel, de Schelling et d'autres amis. Pendant mon voyage de retour j'allai le voir chez lui et appris à connaître sa famille. Là, il me lut les *Disciples à Sais* et plusieurs de ses Fragments. Puis il m'accompagna à Halle et nous passâmes encore à Glebichenstein, dans la maison de Reichardt, quelques heures fort gaies[2]. La première idée d'*Ofterdingen* lui était venue alors. Dans ce même temps il avait déjà composé quelques-uns de ses Chants spirituels ; ils devaient former une partie d'un recueil de

[1] Parmi les préfaces de Tieck aux différentes éditions des œuvres de Novalis, on pourra lire également la traduction de Xavier Marmier publiée dans les *Lettres* Novalis nos 44 et 45, avril à juillet 2013.

[2] [Tieck fit la connaissance de Novalis à Iéna le 17 juillet 1799. Vers la dernière semaine du mois, les deux nouveaux amis se rendront chez le compositeur Johann Friedrich Reichardt (1752-1814) à Halle.]

chants chrétiens qu'un choix de sermons devait compléter. Il était d'ailleurs fort appliqué dans l'exercice de ses travaux professionnels ; tout ce qu'il faisait il le faisait avec amour, et même le détail le plus infime conservait à ses yeux sa valeur.

Lorsque dans l'automne de 1799 je commençai mon séjour à Iéna (où Frédéric Schlegel habitait aussi), Novalis ne tarda pas à nous rendre visite et vit bientôt ses amis tantôt longuement, tantôt brièvement. Sa sœur aînée se maria cette année-là et les noces furent célébrées dans une propriété proche d'Iéna[3]. Après cette cérémonie notre ami demeura longtemps dans un endroit solitaire de la *Plaine dorée* ; en Thuringe, au pied de la montagne Kyffhaüser, et c'est dans cette solitude qu'une grande partie d'*Ofterdingen* fut composée.

Durant l'année 1800 Novalis se trouvait de nouveau à Weissenfels et le vingt-trois février m'écrivait :

« Mon roman est en plein essor : douze feuilles d'impression environ sont terminées. J'ai en tête le plan tout entier, passablement détaillé. Il y aura deux volumes ; le premier sera terminé, j'espère, dans trois semaines. Il contient les indications et le support de la seconde Partie. Le tout doit former une apothéose de la poésie. Dans la première partie Henri d'Ofterdingen acquiert la maturité poétique, dans la seconde il est le poète glorifié. Il aura maintes ressemblances avec Sternbald[4], mais non son aisance ; pourtant ce défaut ne sera peut-être point nuisible au contenu. A tous égards c'est un premier essai, le premier fruit de cette poésie qui s'est réveillée en moi ; résurrection dont je suis presque entièrement redevable à ton amitié. Au milieu des spéculatifs j'étais devenu tout spéculation. Il y a là-dedans quelques lieds de ma façon. Mon roman va m'être utile à divers titres, – ma tête fourmille d'idées de romans et de comédies. Si je te vois bientôt, je t'apporterai, en guise d'échantillon, un récit et un conte tirés de mon roman »[5].

Il vint nous voir au début du printemps, et tôt après, une fois encore, nous apportant la première partie d'Ofterdingen dans l'état où le public la lit.

Quand je quittai Iéna, durant l'été de 1800, je fis de nouveau à mon ami une visite d'une certaine durée dans sa maison paternelle,

[3] [La sœur aînée de Novalis, Caroline (1771-1801), s'est mariée avec Friedrich von Rechenberg (1760-1808), le 10 novembre 1799, à Schlöben, à l'est d'Iéna, où le père de Novalis avait un château, aujourd'hui détruit (1948).]

[4] Héros d'un roman de Tieck [1798].

[5] [Cette lettre de Novalis a été publiée intégralement par Olivier Schefer, *in Art et Utopie, Les derniers fragments*, Editions Rue d'Ulm, 2005.]

à Weissenfels[6]. Je le trouvai en bonne santé, plein d'entrain, et toujours le même d'aspect, bien que les siens se fissent quelque souci à son égard, croyant remarquer en lui une pâleur et une maigreur croissantes. Lui-même portait plus d'attention qu'autrefois à son régime ; il buvait peu ou point de vin, ne prenait presque pas d'aliments carnés et se nourrissait surtout de légumes et de lait. Nous faisions chaque jour une promenade à pied ou à cheval. En gravissant rapidement les collines, et durant des exercices, même violents, je ne pus surprendre chez lui nulle faiblesse de poitrine, nul souffle court, et tentai par conséquent de combattre le régime qu'il avait adopté, car le considérais comme due à une inquiétude mal fondée sa proscription du vin et des aliments fortifiants. Les perspectives de son bonheur futur l'enivraient, sa demeure était déjà aménagée, car il comptait célébrer en août son mariage avec sa fiancée ; il parlait avec le même plaisir du proche achèvement d'*Ofterdingen* et d'autres livres ; grâce à l'amour, à une activité très féconde, sa vie semblait s'épanouir. Lorsque je le quittai, il m'eût été impossible de croire que je ne devais point le revoir.

Au moment où il allait partir pour Freiberg, en août, afin de s'y marier, il eut une hémorragie, que les médecins jugèrent d'origine exclusivement hémorroïdale, et sans importance. Pourtant il en éprouva de l'abattement, et plus encore lorsque cela se répéta périodiquement. Son mariage fut différé, et au début d'octobre il se rendit à Dresde accompagné de son frère et de ses parents. Là, ceux-ci le quittèrent pour aller rendre visite à leur fille mariée, dans la résidence d'Oberlau, et son frère resta avec lui à Dresde. Il s'affaiblit visiblement. Lorsqu'il apprit, au commencement de novembre, qu'un de ses frères cadets[7], âgé de quatorze ans, s'était noyé par imprudence, cette terrible et soudaine commotion lui causa une violente hémorragie, à quoi ses médecins reconnurent alors que son mal était incurable. Tôt après sa fiancée vint à Dresde.

Comme il allait s'affaiblissant, un vif désir le prit de quitter son lieu de séjour pour un climat plus chaud ; il fit le projet de se rendre chez un de ses amis préféré, Herbert, qui habitait Klagenfurt ; mais les médecins s'opposèrent à ce changement, peut-être parce qu'il eût été déjà trop faible et trop épuisé pour pouvoir supporter cette fatigue. Ainsi finit l'année, et en janvier 1801, le désir de se trouver de nouveau auprès de ses parents devint si vif en lui qu'à la fin du mois il revint à Weissenfels.

Là on réunit en consultation les plus habiles médecins de Leipsick et d'Iéna, mais chaque semaine vit son état empirer. Et

[6] [Tieck séjourna à Weissenfels du 20 au 22 juin].

[7] [Le 28 octobre, ce frère cadet, Bernard, s'est noyé dans la Saale.]

pourtant, comme durant toute sa maladie, il ne souffrait presque pas. Il travaillait encore à ses affaires, et nota beaucoup de choses dans ses carnets intimes. Il lit aussi quelques essais poétiques. Il lut très attentivement la Bible ; et beaucoup aussi les écrits de Zinzendorf[8] et de Lavater.

Plus il approchait de sa fin, et plus son espoir de guérir bientôt prenait corps, car la toux diminuait et, la lassitude exceptée, il n'éprouvait aucune sensation de maladie. Avec l'espérance et le désir de vivre, un nouveau talent, des forces fraîches parurent aussi s'éveiller en lui ; il songeait avec une affection renouvelée à tous ses travaux projetés ; il se proposa de récrire entièrement *Ofterdingen* et dit un jour, peu de temps avant de mourir : je viens d'apprendre, pour la première fois, ce qu'est la poésie ; et des lieds, des poèmes entièrement différents de ceux que j'ai écrits jusqu'à présent, se sont épanouis en moi. – Depuis le 19 mars, anniversaire de la mort de Sophie, il s'affaiblit d'une manière surprenante, de nombreux amis lui rendirent visite, et il éprouva une grande joie lorsque le 21 mars son fidèle, son plus ancien ami, Frédéric Schlegel, vint d'Iéna le voir. Ils eurent un long entretien au sujet surtout de leurs travaux à tous deux. Durant ces jours il fait plein d'animation et ses nuits calmes. Il goûta même un sommeil bienfaisant. Le 25, à six heures du matin, il se fit apporter quelques livres par son frère, pour rechercher un passage, puis il demanda son déjeuner et causa gaiement jusqu'à huit heures ; vers neuf heures, il pria son frère de lui jouer quelque chose au piano, sur quoi il s'endormit. Frédéric Schlegel entra peu après dans la chambre et le trouva qui dormait paisiblement ; ce sommeil se prolongea jusqu'après midi. Puis, sans avoir fait le moindre mouvement, il expira, conservant dans la mort cette même expression amicale qui lui était coutumière de son vivant.

Ainsi mourut notre ami, avant d'avoir achevé sa vingt-neuvième année.

Louis TIECK.

[8] [On sait l'importance de la doctrine spirituelle du comte de Zinzendorf dans l'éducation des enfants Hardenberg. Emile Spenlé rapporte que le père de Novalis, suite à une conversion intérieure, « n'eut plus d'autre pensée que de ressembler, jusque dans les moindres détails, au comte de Zinzendorf ». Il fut même un temps dans son intention de confier l'éducation de son fils à l'importante communauté de Frères moraves établie à Neudietendorf. Nous publierons prochainement deux portraits contemporains du comte de Zinzendorf].

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Novalis

Chez Novalis l'idéalisme s'orientant vers une doctrine de la magie s'est désaffecté de tout l'a priori qui pour Fichte déterminait l'univers (Doctrine de la Science) : l'espace, le temps, la causalité et le déterminisme – le monde se défait pour être refait par les moyens mêmes de la genèse magique. Le secret de cette genèse est dans l'universelle manifestation. De tout temps, la magie a supplée à l'universel déterminisme par une doctrine de l'universelle correspondance, de l'universelle analogie. L'idéalisme de Fichte proposait à Novalis de quoi renouveler et légitimer cette doctrine

Il n'y a pas d'autre genèse que celle de l'esprit par l'esprit. *Mais l'esprit ne se réalise qu'en s'extériorisant.*

C'était là le ressort de la dialectique de Fichte, dès la « Doctrine de la Science ». A la fin de sa vie, en 1813, 12 ans après la mort de Novalis, sa philosophie a beau s'être lentement désaxée, l'universelle manifestation fait le fond de sa doctrine du Verbe. Il y oppose la surréalité et la réalité (Uberwirklichkeit, Wirklichkeit). Par surréel, il entend le suprasensible, invisible en lui-même mais par rapport auquel le réel est l'instrument de visibilité. L'invisibilité de l'Absolu est par son énergie au principe de sa visibilité. Le surréel, c'est non-seulement l'être du Moi infini au-dessus du phénomène, mais ce qui dans le phénomène (ou manifestation du Moi infini) constitue l'intellection intégrale de Soi par laquelle dans le phénomène le Moi infini apparaît en tant qu'infini.

Qu'importe le créateur si le secret de la création reste le même et si l'homme peut se l'approprier, pense Novalis. *L'esprit doit tendre à la manifestation intégrale de soi* : l'universelle manifestation, le visible visibilité de l'invisible, voilà le principe de son autogenèse. Quant à savoir si l'esprit qui travaille à se réaliser en se développant à travers les apparences est l'esprit humain ou l'esprit universel, l'âme du monde, les deux options reviennent au même et c'est une chose indifférente de poser l'univers dans le Moi ou le Moi dans l'univers.

Qu'est-ce donc que manifester ?

« Rien ne se manifeste que par représentation. Comprendre c'est voir représenté. On ne comprend le Moi que dans la mesure où il est représenté par le non-Moi. Le non-Moi est le symbole du

Moi et ne sert qu'à l'intellection du Moi par lui-même. Inversement on ne comprend le non-Moi que dans la mesure où il est représenté par le Moi, et le Moi en est le symbole. Dieu lui-même doit être représenté. »

« Représenter, c'est extérioriser l'intérieur. »

« La représentation suppose une activité qui rend présent à nos sens ce qui en est absent. Représenter, c'est rendre présent l'au-delà. »

Dès lors, l'existence en soi et par soi de l'esprit, telle que la suppose la psychologie ; l'existence en soi et par soi de la nature telle que la suppose la physique sont deux idoles symétriques à renverser du même coup. L'étude de la nature nous renvoie à nous-mêmes et l'étude de nous-mêmes nous renvoie à la nature :

« Le monde est un trope universel, une image symbolique de l'esprit. »

« Le monde est une imagination perceptible aux sens, devenue machine. »

« Qu'est la nature ? Un index encyclopédique, un plan systématique de notre esprit. »

« Le monde est la somme du passé, de tout ce qui est tombé de nous. »

Autres idoles symétriques : l'âme et le corps.

Le corps sensible et réagissant, instrument éventuel de toute action mécanique du monde extérieur sur l'âme et de toute action magique de l'âme sur le monde extérieur, propose servitude ou liberté suivant qu'il dispose de l'âme ou que l'âme en dispose. Il doit devenir l'organe et le symbole intégral de la volonté magique. Novalis se souvient de Fichte : par son organisation, articulation et éducabilité, le corps manifeste la volonté libre. Le corps de l'animal est complet du premier coup. Le corps humain, apte à tout, se fait au fur et à mesure qu'il se pénètre de liberté. Le galvanisme et surtout Mesmer et Lavater avec leur magnétisme animal ont entrevu jusqu'à quelles opérations insoupçonnées cette liberté peut prétendre en lui.

Le corps doit devenir libre par animation intégrale des zones jusqu'ici restées inertes et insensibles. Alors la nature tombera au pouvoir de l'homme, il obligera ses sens à produire la forme qu'il désire, pour pouvoir vivre véritablement dans un monde à lui ; il verra, entendra, sentira ce qu'il veut, – comme il veut et sous quelque rapport qu'il le désire. Son aptitude à se façonner et à se multiplier des organes ou des sens nouveaux lui ouvrira-t-elle de nouveaux univers ? Ou simplement de nouvelles perspectives sur l'univers actuel ? Alternative indifférente. Dès que l'on peut modifier la nature et s'en servir comme de son propre corps, peu

importe que l'on sache ou non se créer d'autres mondes, si l'on peut s'inventer à chaque instant celui que les sens ne proposent que contraints par l'esprit à certaines fonctions régulières et invariables.

Cette animation arbitraire de nos sens et, par leur intermédiaire, de l'univers, le rêve et l'amour nous y font assister jour et nuit. Ne nous font-il pas saisir sur le vif avec quelle facilité l'âme peut pénétrer en n'importe quel objet et se transformer instantanément en lui ? et combien le désir consume dans ses flammes tout ce qu'il touche ?

Les mathématiques, avec leur magie rationnelle, sont-elles autre chose que la force animique de l'entendement faite organe et corps extérieur. Ne pourrait-il en advenir autant de toutes les autres forces animiques ? Oui, notre âme toute entière doit devenir visible et représentable, non en nous, mais hors de nous ; il faut que le système des sciences se fasse corps symbolique, idéal, et la poésie, instrument organique. A cette poésie organique, les poètes n'ont atteint jusqu'ici que par éclairs et à leur insu ; désormais, qu'ils poétisent organiquement, en connaissance de cause.

L'esprit, libre comme rien d'autre, peut et doit intégralement devenir corps, devenir parfait et total instrument de soi :

« Le corps doit devenir libre et l'âme organique. »

« Le corps doit devenir âme, l'âme doit devenir corps. »

« Corps naturellement organisé et esprit à organiser artificiellement ; esprit naturellement organisé et corps à organiser artificiellement. »

« Il faut utiliser les heures pleines d'âme à façonner et animer le corps, et les heures de santé à façonner et incorporer l'âme. »

L'esprit se fait, parce que par lui mais hors de lui le corps et la nature se font, et, se faisant, le réalisent.

Ainsi s'opposent, s'appellent et se manifestent l'esprit et la nature, l'âme et le corps. Sur leur modèle, l'idéalisme ressuscite l'antique opposition du microcosme et du macrocosme, ou comme dit, non sans quelque lourdeur Novalis, du microcosme et du macroanthrope.

L'homme est un abrégé de l'univers, l'univers est un agrandissement de l'homme. L'un et l'autre sont composés d'un esprit, d'une âme et d'un corps, sont des organismes vivants et même des personnes. L'amour, la communion de l'homme avec la nature, devient le fondement de la magie.

La nature et l'homme se manifestent l'un l'autre, l'un par l'autre. L'univers resterait une énigme pour l'homme si chaque vie individuelle ne baignait pas dans la vie universelle, si au fond de chaque esprit, une en tous, n'œuvrait pas la liberté naturante. Nous vivons la nature et nous en sommes vécus. L'homme de génie, le

mage que cette âme universelle hante plus particulièrement et en qui elle prend conscience de son art est ainsi appelé à collaborer à la création. La nature, par l'intermédiaire de la volonté, reste toujours l'instrument à réaliser le royaume de Dieu sur la terre.

Qu'est-ce alors que représenter ? C'est toujours rendre présent l'au-delà.

Médiatrice de Dieu sur la terre, suprême indivisibilité, puissance génératrice des sens et des mondes, germe de toute personnalité, esprit de la poésie cosmique, hasard de l'éternel et romantique conjonction dans l'infinie métamorphose de la vie universelle, animatrice de ce délicat symbole qu'est le corps humain et de tous nos membres spirituels, la conscience morale, entendue comme liberté magique, manifeste l'esprit en liberté au cœur des choses et au cœur de notre cœur.

La volonté de l'homme est son royaume des cieux. Elle propose et dispose, dès que l'universelle manifestation lui livre le secret de toute genèse.

A l'intérieur de l'universel symbolisme, quelle est la signification des symboles ?

En allemand le mot symbole « Sinnbild » est lui-même symbolique, remarque Novalis. Il signifie image à laquelle est rattaché un sens ; et, acception plus magique, une image-sens, une image-organe, une image apte à rendre visible l'invisible, un symbole est une révélation sensible de l'esprit en liberté.

Sa double fonction est alors de figurer et d'animer.

Il y a dans l'esprit en liberté un infini qui brise les cadres du réel dans lequel il se réalise et où on pourrait le croire fixé et emprisonné : le symbole n'affecte pas directement, il provoque à la liberté, il ne traduit pas et ne transmet pas une pensée déterminée, mais une idée inépuisable. (On sait qu'une idée dans le langage kantien, ouvre une perspective à perte de vue). Il est une énigme et non un problème. Un problème se résout par une seule solution, une énigme avec ses plusieurs réponses possibles, ne laisse aucun repos à l'esprit en suspens. Talent ou génie ? Le talent ingénieux compare terme à terme, définit : chaque chose lui est unique. L'inspiration, géniale, infinit : tout lui est un. Infinir et non définir caractérise le symbole.

Sa double fonction alors est de dépayser et d'inciter.

Enfin le symbole ne résulte pas d'un rapprochement factice entre termes naturellement indépendants, mais tout au contraire d'un rapprochement naturel entre termes facticement disjoints, d'une sympathie magique entre le signe et la chose signifiée. En ce sens Novalis a pu même dire qu'une image n'est pas une allégorie,

n'est pas le symbole d'une chose étrangère mais le symbole d'elle-même.

Claude ESTÈVE[9].

Nouvelles et Variétés.

DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

AU THÜRINGERWALD.

Oh ! dans ce beau pays, au sein de ces forêts,
Au-dessus du vallon silencieux et frais,
Là-bas, sur la colline, à l'écart du village
Avoir une maison assise sous l'ombrage ;
Un enclos, un jardin, où l'on va chaque jour,
Une femme attentive, et qu'on aime d'amour ;
Des enfants dont l'on est d'abord le premier maître,
Et qu'on quitte à regret quand il faut les remettre
A d'autres professeurs dont l'on se sent jaloux ;
Et puis une famille, habitant près de nous,
Riche ou pauvre, le mieux est qu'elle soit honnête,
Et qu'on l'ait bien long-temps réunie et complète ;
Puis sur quelques rayons des livres favoris,
Et du vin réservé pour des hôtes chéris,
Pour les jours de naissance et les grands jours de fête.
Être prédicateur de village et poète,
Prêcher religion dans le temple, et le soir,
La rêver sous un ciel calme et riant à voir ;
Éclairer les esprits, adoucir les souffrances,
Joindre ces deux penchants et ces deux existences,
Le profane au sacré, l'idéal au réel,
Et faire chaque jour son chemin vers le ciel....

Hélas ! si l'on pouvait avoir ce qu'on envie,
Je voudrais bien aller prendre une telle vie.

[9] Normalien, professeur de philosophie à Montpellier, ami de Joe Bousquet, Claude Louis Estève (1890 - 1933), a collaboré à de nombreuses revues, dont *Chantiers* et les *Cahiers du Sud*, et publié plusieurs études passionnantes au sujet de Novalis – cf. « Vers Novalis », dans les *Lettres* Novalis n[os] 69 à 75 (2017-18).



Le Thüringerwald depuis la Wartburg, J.M., 2015.

LA PHILOSOPHIE DE LA VIE

UN EXTRAIT

Vers la fin du XVII[e] siècle, une puissante synthèse s'opère en Allemagne. Dominant la sagesse antique et la science du Moyen Âge chrétien, Leibniz essaie de capter les forces au réseau de la combinatoire et de pénétrer leur nature. Si fragmentaire et sibylline demeura l'expression de son œuvre, si pesantes deviennent les formules wolfiennes, il n'en est pas moins vrai que l'Académie de Berlin maintient vivante une tradition qui concentre autour des forces toute l'activité spirituelle. De la sorte, si la génialité est bien dans la jeunesse de l'esprit, c'est par une vue de génie que Kant va droit, en 1747, au problème fondamental, pour l'Europe occidentale, en formulant des pensées sur l'appréciation qu'il convient de faire des « lebendige Kräfte ». La dénomination de *vive* accordée à ces forces par l'usage n'entraîne pas seulement une acception physique propre à nuancer la dynamique des corps ; elle conserve un caractère prégnant. Il s'agit bien de forces vivantes, de forces vitales. Si l'étude des êtres organisés était développée, ce serait déjà le recul de la mécanique telle qu'elle se développe à partir de Galilée sur la simple considération d'expériences faites à l'aide de balles et de plans inclinés. En ce sens il y a plus qu'un hasard, il y a

une logique interne rigoureuse dans la conduite de la méditation kantienne de 1747 à 1792. Une méditation sur les forces vives ne pouvait conduire qu'à une *Critique du Jugem*ent. Entre temps, Kant a pu se détacher peu à peu de l'œuvre de Leibniz et se laisser gagner par les problèmes tout différents que pose à l'esprit le système de Newton. Il souhaite satisfaire, jusque dans la conception du ciel et du monde, une soif de mystère entretenue par son Piétisme. L'âge venant, au milieu des commerçants pour qui les nombres deviennent des réalités, il trouve, dans un système fondé sur l'arithmétique, une raison d'affirmer la réalité absolue du nombre. Mais, comme il n'a pas poussé plus avant les investigations sur la manière dont se forment les vérités astronomiques, comme il n'a pas entrepris d'études de physique qui lui démontrent le bien fondé de la combinatoire, il méconnaît la grande vue du Leibnizianisme suivant laquelle substance et nombre ne sont que les deux faces d'une même essence appelée à l'être. Il est incapable de saisir l'identité qui est entre l'enchaînement des faits et les séries. Le monde des sensations et le monde de la quantité demeurent hétérogènes. L'expérience et la spéculation métaphysique lui apparaissent comme incapables de se rejoindre. Aussi ne peut-il donner de l'être mathématique qu'une expression négative et imparfaite. Quand il le nomme *a priori*, il entend qu'il n'est pas du domaine de l'expérience ; il ajoute quelque chose de plus et postule qu'il est un autre domaine. Mais il ne lui paraît pas que cet autre domaine puisse être exprimé en termes d'intelligence. Il lui suffit d'avoir, en bon Piétiste, la conviction de son être et de fonder sur cette conviction la morale. Sur ce pragmatisme avant la lettre repose en définitive le bien fondé des équations newtoniennes, pour autant qu'elles sont convertibles en nombres. Une attitude aussi singulière ne peut paraître à la majeure partie des contemporains de Kant et à presque tous ses cadets que comme une violence faite au cours normal de la pensée d'Europe occidentale et comme une aberration. Sans doute Kant, enseignant entre les murs d'une Université, dispose des forces secrètes qui soustraient le plus souvent à la vie des idées les institutions. Son mysticisme et ses incertitudes en matière de religion, son idéal de République chrétienne font un moment de lui un des maîtres des jeunes hommes qui s'emparent du pouvoir à trente ans. Ses idées en matière de gouvernement sont assez nébuleuses pour intriguer l'Abbé Sieyès. Mais l'Académie de Berlin, qui recueille les échos de Leyde et de Genève, ne se trompe pas. Quand elle met au concours, en 1799, l'origine des connaissances humaines, elle atteste que l'action de Leibniz s'est maintenue vivante pour provoquer la méditation de mille esprits ingénieux et nuancés que la ténacité de

leurs analyses fait prendre pour des Éclectiques. Dans tous les centres intellectuels d'Allemagne aux particularismes tenaces, à Iéna, à Leipzig, les jeunes gens ne s'y trompent pas davantage. Il a suffi, dans une Europe troublée, qu'un sentiment de brusque jeunesse les fasse communier avec le monde.

Depuis des siècles, un corps de convictions sur le monde et sur l'homme s'est transmis en Europe de génération à génération au sein des milieux scientifiques et des groupements secrets. Liés par le silence, les esprits, détenteurs de l'expérience humaine à laquelle on ne saurait ajouter grand chose, n'ont rien divulgué. Possesseurs de la sagesse ionienne, ils n'ont pas accepté que l'ordre fût imposé au monde par le moyen des beaux-arts et des belles-lettres[10]. Ils ont cru trouver dans les récits des voyageurs comme dans les œuvres de la Renaissance les vestiges d'une sagesse plus ancienne. A l'éclat du soleil ils ont opposé les nuits étoilées où l'esprit embrasse l'Univers. Dans ce recul ils ont trouvé des raisons de mettre en doute la foi révélée et le loyalisme monarchique. Et ils se sont emparés résolument de toutes les tendances qui leur paraissaient révéler la véritable nature de l'homme, pour se dire modernes. Mais c'est en vertu d'une ironie familière aux beaux esprits, au point que Boileau épuise sa logique, pourtant pesante, quand il veut tirer au clair la querelle des Anciens et des Modernes. Ce mouvement, qui traverse l'Europe, gagne l'Europe centrale, protégée par Strasbourg et par Nancy, avec lenteur. Dans une Allemagne dont l'unité spirituelle se maintient avec l'administration d'Empire, les esprits accomplissent, dans l'espace de douze ans, une révolution mentale qui s'est déjà accomplie en France, en Angleterre et en Italie. Après avoir imité les écrivains français, après avoir formé à Berlin un centre philosophique de langue française jusqu'en 1786, il leur faut parcourir les auteurs anciens et les auteurs modernes. Ils le font dans le même temps avec une hâte telle que toutes les admirations paraissent se confondre et que les mêmes jeunes gens semblent à la fois épris de l'Antique et de la Romantique. Pourtant, si Winckelmann révèle la Grèce et Rome, à peu près dans le même temps où Lessing révèle Shakespeare, le mouvement qui traverse l'Allemagne offre davantage de nuances.

L'origine en est bien l'action, mais l'action portée à son plus haut période, le drame. Là, les aspirations essentielles et comme le cri des peuples devant la vie et la mort sont saisis sur le vif.

Qu'y a-t-il sous la Dramaturgie de Hambourg, sous le Laocoon même, l'opposition de Shakespeare et de Racine. Ni

[10] [Cf. sur le site *Persée*, de Raymond Lenoir, sa « Doctrine des quatre éléments et la philosophie ionienne », parue dans la *Revue des études grecques*, en 1927].

Lessing ni Stendhal ne s'y trompent, forts d'une perspicacité léguée par une époque féconde en intrigues. Plus éloignés que nous des traditions de scène, ils voyaient les acteurs accentuer dans Racine ce fond de violences et de crimes que jamais un mouvement noble ne relève, cet égarement des esprits, dont seul Euripide, dans Athènes, osait suivre le progrès jusqu'à l'apparition des Erynnies. A un organisme trop parfait que des hommes de lettres bien intentionnés n'ont pu transformer, ils substituent un univers, où toutes les âmes passent, s'affrontent, s'isolent au hasard des événements. Là l'αυάγκη n'est plus dans la croissance d'une vie, mais dans la correspondance mystérieuse des êtres et des choses : victoires, conquêtes amoureuses, orages sur les landes, sérénades dans la nuit, goût d'Ophélie pour ces fleurs qu'on nomme doigts de la mort. La vie profonde est partout, qui prend corps la nuit, quand la forêt s'anime. Les hommes ne la connaissent pourtant que par ses arrêts, soudains et brutaux au point de déconcerter l'être. Les uns sont trop épais, les autres sont trop affinés déjà pour dominer l'action incessante du monde, le réduire en harmonie et imposer aux suivantes de Titania de danser pour eux dans les clairières. Ou bien ils viennent d'un monde, qui a perdu, avec les formules, le secret de la jeunesse. A Hambourg, Strasbourg va répondre. Et c'est l'activité insatiable du Docteur Faust bouleversant le monde qui rendra perceptibles les harmonies célestes.

Aussi est-il naturel qu'en un temps épris de simplicité, mais trop savant, s'effectuent toutes les rencontres. Tandis qu'en France tous les modes de l'activité humaine sont maintenus en un faisceau, l'esprit allemand réagit dans toutes les directions. Il n'est pas d'écrivain qui ne soit poète ; il n'est pas de poète qui ne soit philosophe ; il n'est pas de philosophe qui ne soit prophète. L'impression que les émigrés propagent dans les petites villes aidant, le renversement des conditions prolonge l'incertitude animale de la jeunesse sur les possibilités. En un moment privilégié, au sein des Universités, elle peut aller vers l'Ouest sur les grandes routes chaque jour attendre de grandes nouvelles et se réaliser toute, quand se relâche la discipline des esprits et se détend la maîtrise de l'Empire. Il n'empêche que, le naturel aidant, une opposition sourde se marque assez vite entre des condisciples destinés à vivre ensemble et à tromper, pendant plusieurs années, leur besoin d'activité pour des causes qu'ils croient communes. Soit hasard, soit tradition européenne, les hommes de lettres s'emparent des mystères. Ils tiennent assez vite pour vaine toute spéculation fondée sur le développement dialectique des concepts, et, s'il est une philosophie qu'ils expriment, c'est une philosophie de l'ironie. Ces esprits philosophiques se sentent tenus à plus de détours et à

plus de gravité. Placés au cœur des questions contemporaines, étudiants en Droit et en Philosophie sont sollicités par les assemblages de concepts et la sonorité des mots. Il en est peu alors qui passent leurs examens et entrent sans inquiétude dans les administrations d'Empire, des Royaumes, des Grands-Duchés. Ils veulent ne pas être emprisonnés dans une fonction comme dans une formule. Ils veulent vivre. Mais vivre en maître, ce n'est pas s'abandonner aux impulsions, c'est comprendre. Mais ils ne savent que la force d'impulsion de la vie. Leur jeunesse, si sûre en face de l'existence, demeure désarmée devant les systèmes universitaires et la forteresse kantienne. Pour rien au monde ils ne voudraient l'ignorer et passer outre. Ils ont tous fait leurs études dans quelque Université. C'est l'homme du jour qui n'est accepté qu'avec défiance dans l'Académie. C'est une nouveauté à côté des philosophes de l'Académie qui semblent décrédités et des philosophes de Genève. De là son imitation par les jeunes hommes, des constructions qui n'ont pas été ramenées à leurs proportions et qui manient comme un nouveau symbolisme les concepts de la philosophie critique et les concepts de la science. Ils ne sont pas suffisamment informés pour se défendre d'établir, sans y prendre garde, une correspondance entre ce symbolisme et leurs propres sentiments. Aussi bien n'ont-ils pas le sens de l'histoire pour avoir le sens du passé. La nostalgie qui les a tournés vers les Grecs, comme il arrive dans chaque génération pour les jeunes hommes épris de beauté et d'ordre, leur enseigne de combien le mythe l'emporte sur la solution du problème. Ils ont traité toute la réalité vivante de leur époque comme une immense fable dont il leur appartient de dévoiler la signification profonde. Là leur jeunesse se retrouve et s'égarerait, si les indications prises de çà et de là servaient davantage qu'à réveiller en eux l'instinct de vie qui assure, au moment de l'adolescence, la communion de l'être et du monde. Toute leur œuvre est donc de rejoindre la science ancestrale, forts de leur réminiscence en anciens et non en modernes. Ce sont ceux qui sont dépourvus de tout et qui n'ont à leur disposition que les tendances de l'être à dépasser les bornes de l'existence actuelle, à imaginer et à se souvenir. Livrés à eux-mêmes, devant la nature, beaucoup plus que devant les livres, ils font l'épreuve des puissances mystérieuses qui dormaient en eux et ils admirent que leur soit livré un monde pour avoir vénéré les aurores et les crépuscules. On dit qu'ils rêvent. On dit qu'ils s'abandonnent à des élans mystiques. Ceux qui tiennent du négoce l'art de faire des comptes suivant les méthodes des différents pays les tiennent même pour étrangers dans l'horizon borné des petites villes vouées au trafic. Leur élan devient égarement et une sorte de crainte

superstitieuse naît devant leur génie. Si déroutants soient-ils, ils ont traversé le domaine des idées comme les forêts. De longues promenades ils ont emporté, vivantes en eux, des formules d'action comme des formes d'arbres et laissé aux puissances secrètes de l'être le soin de les transformer et d'en faire passer le rythme dans leur propre méditation. De la sorte l'œuvre se nuance et s'approfondit. Aussi presque tous doivent attendre de la vie, non des œuvres l'heure de se connaître. A ceux qui souffrent jeunes, le privilège de se découvrir entiers dans la douleur, d'apprendre que la sérénité des paysages passe la mobilité des visages et console de leur fragilité. Ceux-là discernent les résonances des choses avec cette même sûreté impérieuse que réclamait Ronsard pour le poète. Ceux-là restituent aux êtres et aux choses l'atmosphère qui les entoure, au monde sa profondeur. Ils saisissent mieux que d'autres, sans effort dialectique, la diversité des êtres au sens d'une unité profonde. Ils savent que là où les fûts des arbres se séparent, les frondaisons se rejoignent pour exhaler les murmures de la forêt. Pour les avoir entendues, ils laissent sur tout ce qui porte leur empreinte une harmonie secrète. Ils vont droit à la grâce. Ils favorisent la beauté. Quoi qu'ils disent, ils disent l'être réconcilié avec soi par les puissances qui jettent sans relâche au creuset les formes mal venues pour l'amour de la forme parfaite. Et leur méditation s'empreint de la même lumière que font aux approches de Pâques toutes les couleurs dans une grande tendresse blonde.



Par nature et par circonstance, Friedrich von Hardenberg a passé sa jeunesse au milieu des siens au

château de Wiederstedt, dans un vieux couvent du XIII[e] siècle où nul visiteur ne trouble le recueillement d'une famille piétiste que traverse la Nouvelle Jérusalem et la Cabale. Son émerveillement devant le monde infini des fleurs lui apprend l'univers dans un jardin. Il sait quelle profondeur le mariage de la pierre et du lierre donne à l'ordre des saisons. Un séjour chez l'oncle paternel, le Commandeur[11], le Gymnase d'Eisleben, les Universités de Droit d'Iéna et de Leipzig ont pu le façonner au monde, faire de lui l'auteur de l'élégie et d'un drame, qui serait allé chercher bientôt sur les champs de bataille le visage de l'aventure, s'il eût été fortuné. Il a pu confier sa dix-huitième année à la médiocrité laborieuse de Frédéric Schlegel. Il demeure celui que son frère Érasme appelle Fritz-le-Papillon et il ne se fixerait pas, si l'aventure ne prenait l'apparence de la jeune fille. De vingt-deux à vingt-cinq ans, un être qui s'épanouit au milieu des contradictions et des incertitudes et lui fait don de ses rêves révèle à un fiancé le drame de l'âme. Drame plus profond que tous ceux qu'il rêvait, drame épié par les philosophes, il le poursuit chez Spinoza, chez Hemsterhuys[12]. Son amour lui révèle la flamme qui illumine l'Éthique et Sophyle et Aristée et Alexis[13] et Ariste[14]. La grâce pénétrante de ces dialogues composés pour Diotime, Princesse de Fürstenberg, femme de l'Ambassadeur de Russie, par Dioclès, Commis du Conseil d'État de la République des Provinces-Unies, tempère la sévérité des théorèmes et prolonge en un écho mystique les promesses du Cinquième Livre. Depuis qu'on lui a donné du goût pour la philosophie de Socrate, Alexis s'indigne contre les poètes qui veulent donner leurs rêves et leurs songes pour des vérités. Pourtant Hésiode n'a pas menti. L'âge d'or a été. Les Pythagoriciens qui enveloppent l'étude de la sagesse dans les mystères et les secrets l'attestent.

A suivre

[11] [Gottlob Friedrich Wilhelm von Hardenberg (1728-1800), commandeur de l'Ordre teutonique – *Landkomtur des Deutschritter-Ordens* – auprès de qui Novalis séjourna en sa résidence de Lucklum bei Braunschweig, durant l'année 1782.]

[12] [C'est en 1797 que Novalis découvre le philosophe hollandais (1722-1790), cf. ses *Etudes philosophiques de 1797*].

[13] [L'essai philosophique *L'Aristée* ou *la Divinité* est publié à Paris en 1779, il est dédié à Diotime, la fameuse Princesse de Gallitzin (1746-1806), de même qu'*Alexis* ou *De l'Age d'or* (1787). Hemsterhuis, quant à lui, est Dioclès. Cf. François Hemsterhuis, *Œuvres philosophiques*, par L.S.P. Meyboom, t. II, Leuwarde, 1846.]

[14] [*L'Ariste* ou *Le vrai ami*, dont on a dit que « le ton de l'ouvrage a moins d'élévation que les autres œuvres de Hemsterhuis », est paru à Munster en 1789, *idem*, t. III, 1850.]



Hans Schroedter[15]*,* Ein Land wohin wir ziehen… (Novalis)*, 1910.*
Lithographie en couleur, 28,9 x 25,6 cm.

[15] Né à Karlsruhe en 1872, Hans Schroedter s'est établi, après la première Guerre mondiale, en Forêt-Noire – Hausen vor Wald, près de la ville de Hüfingen – où il est décédé en 1957 – et où l'on trouve aujourd'hui un musée qui lui est consacré.

NOVALIS 2008 -
Réception de Novalis en France

1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1er novembre 1900.
2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
4 : Eugène Lerminier, Extrait *d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
10 : Xavier Marmier, « Novalis (Fréderic de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde*, *Revue de Bordeaux*, 1836.
17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis», « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
27 : Tancrède de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1er octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents biographiques

- « Dernières années de Novalis », *Aujourd'hui*, n° 70, 2 avril 1931.

Documents littéraires et témoignages

- Claude-Louis Estève, « Novalis », *Chantiers*, n° 7, 1929.
- Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne » (suite et fin), *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1833.
- Raymond Lenoir, « La philosophie devant la vie » (extrait), *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1927.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*
Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2021